

*Une manière d'être commissaire ou De nouveaux chemins pour le commissariat—
Pour moi seul, pourtant—Mais qui sait qui mène et qui suit—et À quelle fin—
Sauf que celui ou ce qui mène et suit sera à la fin cette écriture*

Tout un titre... nous menant même, semble-t-il, vers une conclusion. Un titre ne conclut pas; il annonce. Il appelle et accueille le lecteur en soi. Il fait signe et je le suis. Situé hors du texte qu'il autorise et précède, il m'invite à entrer en traversant un seuil et délaisse son invitation en oubliant sa fonction (bonjour devient adieu dans certaines langues où le même mot signifie à la fois l'arrivée et le départ). Ne pourrait-on pas imaginer que cette dissipation est une métaphore du commissariat, dont le geste premier disparaît dès lors que le public franchit un titre thématique qui rassemble des objets et se dissipe dans leur singularité par l'incontrôlable transit de ceux et celles à qui nous destinons cet assemblage? La face accueillante du commissariat serait cette disparition contrariante, cet accueil du spectateur et de la spectatrice là où ces choses—objets et images—vont ensemble, dans toute leur disparité. Cela supposerait que nous, commissaires, savons—au-delà d'un assemblage d'objets et bien au-delà des tourniquets du musée—ce qu'est l'accueil, que nous sommes chez nous à cet endroit, en train d'accueillir les convives, à la fois objets et public, dans une expérience de l'art, là où ils s'accordent l'espace d'un moment, dans cette inclusion à laquelle nous les avons initiés ensemble. De l'autre côté de ce seuil qui divise l'intérieur et l'extérieur, *nous* serions certainement chez nous*, connaissant, dans l'économie de notre foyer, les fins auxquelles ces objets—«objets» de conservation et objets d'art—seraient partagés, avant même que leur public n'arrive (avant que le public n'en arrive à cette connaissance, avant que nous leur transmettions cette connaissance). Cependant, le seuil de cet endroit où nous pourrions être chez nous serait maintenant, par la familiarité de notre habitation, une grille fermée et non une ouverture accueillante parce que nous y serions des hôtes sans invités, puisque cette habitation appartiendrait à *nous*, les commissaires, et non au public de l'art. Ce lieu de passage où l'on oublie l'accueil liminaire serait *notre* maîtrise: l'accueil ainsi sursumé en maîtrise par l'oubli. Le seuil serait un transit disciplinaire qui, en même temps, divise l'intérieur et l'extérieur en tant que champ démarqué d'une discipline. Le seuil serait plus une élévation qu'un passage à la compétence professionnelle. Situé «hors» du «texte», le titre d'une exposition conçoit cette division qu'il introduit subrepticement dans son marquage institutionnel. Ne visant qu'à rassembler une collection, une thématique serait plutôt une autorisation qui divise. Le titre serait une enseigne disciplinaire, comme une théorie de ce qui est pratiqué professionnellement à l'intérieur, dans ce lieu surveillé (en fait, un territoire) où nous seuls, commissaires, avons accès à la définition et à la réglementation d'une discipline, la discipline de la discipline—et à juste titre.

Faire cette interpellation disciplinaire à notre endroit serait oublier que l'accueil liminaire n'est ni une division entre intérieur et extérieur, ni un passage vers un refuge en soi. Par une violation apparemment contraire à l'inviolabilité d'un accueil, le seuil surgit seulement pour détruire les frontières; les démarcations des frontières deviennent des parcours divergents par le biais d'un événement dévastateur. L'apparition inattendue du seuil à l'arrivée du ou de la convive à accueillir n'établit pas le seuil en tant que démarcation d'une séparation spatiale. Survenant à l'accueil, le seuil est un événement temporel avant d'être une apparition visuelle. Il pourrait signifier une habitation accueillante uniquement si cette dernière était en même temps, mais dans un temps que

nous ne connaissons pas, une apparition importune, si elle rendait notre habitation inhabituelle. (L'habitation étant maintenant devenue inhabituelle, comment la compétence pourrait-elle être alors adjugée?... Cette visite spectrale ne se définirait toutefois pas elle-même comme une catégorie faisant partie du «commissariat étrange».) L'institution ne ferait que trembler devant cet événement, mais ne s'effondrerait pas. Je serais ce dedans-dehors qui, scindé par cette crise, doit quitter la familiarité de son champ, dans un «départ qui n'est pas le contraire d'une arrivée», se départir de ses pièces d'identité disciplinaires et s'aliéner au cœur d'une errance en langue inconnue. Veuillez donc m'excuser si je contrarie l'objectif du présent colloque. Pardonnez-moi si cette randonnée en écriture nomade, qui est nécessaire au risque somnambulique que je prends (à la manière du protagoniste d'un film noir), ne vous convient pas. Comment pourrais-je excuser une écriture que je prétends être le fruit d'une apparition (en outre, une écriture qui est pensée—une pensée-écriture—qui n'est comprise qu'après-coup même s'il n'y a pas eu de coups et, finalement, pas d'objets)? Une écriture qui ignore où elle s'en va ou ce qu'elle suit est inexcusable et, de plus, probablement irresponsable. Donc, excusez-moi pour cette expérience, qui n'en est pas une mais que néanmoins vous devez subir avec moi.

La rupture causée par la crise de l'événement est une répétition pré-originale qui ne se reproduit pas, même si elle se répète à maintes reprises—mais qui sait où, quand? Ses répétitions ne sont pas du type que l'on peut vérifier à l'aide du modèle expérimental de la science, lequel nous a déjà été donné ici, implicitement, dans cette session comme modèle de notre pratique et dans lequel nous sommes des «hypothèses d'essais». Il n'existe pas de laboratoire pour commissaires dans lequel nous pouvons tester nos concepts. Pourtant, cela est automatiquement impliqué dès que nous évoquons le langage de «la théorie et de la pratique» ou le discours de la «pratique théorique» qui anticipe plutôt ces répétitions, comme le chercheur scientifique, uniquement pour prouver l'existence du prédéterminé et non la répétition de l'impossible, une impossible répétition. Il serait donc inutile d'approfondir [to unpack], comme on dit en milieu académique, les hypothèses thématiques qui nous ont entraînés, ici, au seuil de nos discussions, un à un à répétition, implicitement ensemble. Nous manquons de temps pour débarrasser [to unpack] notre sac, voire pour nous emballer [to pack] légèrement: la rupture de la crise ne nous permet d'emporter que ce que nous portons au moment où nous prenons la fuite devant la dévastation des catégories de notre garnison disciplinaire.

La répétition—celle avant la première fois—n'appartient pas à l'ordre temporel du présent—ou à des représentations du présent. L'anachronisme de la crise de rupture marque un avant et un après, mais seulement dans le sens que le temps divise lui aussi, et non seulement de manière chronologique. Il divise un texte en un avant et un après, uniquement pour détourner l'écriture vers un nouveau chemin. Ce serait le cas de ma présentation. Ayant sérieusement l'intention, après avoir participé à la table ronde sur le commissariat à Toronto le 24 mars 2004, d'aborder la question de la «pratique de commissaire» (redondance terminologique que j'ai contestée), j'ai amorcé un texte que j'ai intitulé «What is this Thing that I Do?» (Quelle est cette chose que je fais?). Alors que j'étais sur le point de continuer ce texte plus d'un an après, j'ai compris que, pour être fidèle à l'écriture dans laquelle je m'étais par ailleurs engagé, ou à l'écriture qui m'avait engagé, je devais, comme toujours, laisser le commissaire répondre à l'écriture, laisser l'écriture guider le commissaire là où il pourrait aller—du moins pour moi. Bien

que l'AOGA ait généreusement intitulé cette session «Thinking Through Curating» (Considérer le commissariat dans tous ses détails ou Considérer le commissariat comme réflexion), je crois devoir m'offusquer de moi-même (par une dissension qui n'est qu'une divergence, par une dérogation qui n'est pas une négation), devoir me dépouiller de ce que je possède pour être responsable envers cette écriture, mon écriture (même si, écrite il y a si longtemps en 1991, elle m'était alors nécessaire pour répondre à l'obligation de considérer cette discipline), que je dois aller là où une autre écriture m'entraîne. (À la lecture des Résumés, je vois que d'autres participants, poursuivant leurs propres intérêts, se sont déjà écartés du sujet.)

Donc, pour reprendre mon Résumé, qui n'est pas un plan abstrait ou antérieur mais qui est déjà inscrit ici (dans le passé de son écriture et le maintenant de sa performance), et également pour me contester moi-même avec des questions qui ne m'offensent pas parce que le passé, c'est le passé, et que je suis au-delà de tout cela (dans le sens que je n'ai pas d'obligation envers mon écriture passée): Que pourrait bien être une réflexion sur le commissariat qui ne serait pas une réflexion sur sa fin—ou ses fins—un «clair reflet» de ce que sont ses fins? Et si cette réflexion sur le commissariat n'était pas responsable de l'expression claire de ces fins, pas responsable de ce «clair reflet», pas responsable de ces fins? Envers quoi, envers qui, serait-elle responsable? Envers quel temps serait-elle responsable dans le temps de son ir-responsabilité, laquelle pourrait mener loin de ses fins? Aucune négativité n'est impliquée dans ce qui est un départ vers une autre réaction. Que serait un commissariat (ou, plus justement ici, la *réflexion* sur le commissariat) qui prendrait comme «principe» pervers la déviance de ses fins supposées, qui ne seraient plus clairement visibles? (Je mets le mot «principe» entre guillemets parce que ce mouvement est une abdication passive qui se dépouille de la poursuite claire de toutes fins.)

Cette réflexion ne serait pas, en *théorie*, une représentation que la théorie se donne comme étant l'objectif du commissariat. Il ne s'agirait pas, en *pratique*, d'une activité qui matérialise l'idée de «pratique commissariale» établie par la théorie. Le commissariat ne serait pas un objet de la théorie; le commissariat ne pourrait pas théoriquement se définir lui-même en identifiant ses «objets», ceux qui lui appartiennent, qui sont inhérents à son propre champ. Ces «objets» ne sont pas, bien sûr, des œuvres d'art mais des concepts, des concepts commissariaux, des concepts qu'a le commissariat à son propre endroit ou qu'il se donne à lui-même. Le commissariat ne serait pas un objet (sans ob-jet) que la spéculation lancerait devant elle pour le rattraper dans une parfaite symétrie cognitive, où elle saisirait ce qu'elle avait déjà mis à sa portée, parce que la trajectoire de son «identité» ne peut pas être prévue à la manière d'une révélation de la théorie dans la pratique; parce que la réponse à son «identité» ne peut pas être posée dans la problématique de la question «qu'est-ce» (qu'est-ce que le commissariat?); parce que la dé-définition qui dépouille le commissariat de son identité signifierait une dépossession dangereuse de la mienne.

La réponse à la question «qu'est-ce que le commissariat?» était là, déjà, non comme une question que nous nous posons à nous-mêmes dans l'arrogance de notre conversation disciplinaire. Mais elle se formulerait autrement, non comme une réponse mais comme une réaction à un appel. L'appel qui entraîne cette réaction a déjà été lancé au commissariat. Une théorie sur la «pratique commissariale» verrait-elle ce qui s'offre à

elle si cet appel était un signe qu'elle ne peut pas voir, un appel vers ce qu'elle ne peut pas voir? Qui ou quoi pourrait lancer un appel au commissariat si la théorie y était indisposée ou si le commissariat était prédisposé à ne pas répondre à la théorie, si le lieu de l'appel — le lieu d'où vient l'appel (un lieu qui, cependant, n'identifiera et ne définira pas la pratique de commissariat, qui ne situera pas son territoire) — était un temps et non un lieu — un temps spectral, de plus, qu'on ne pourrait situer? La théorie, du point de vue de la spéculation, réagirait-elle à cet appel qui appelle le commissariat, l'appelant mais ne le nommant pas — du moins, ne le nommant pas en tant que pratique, que pratique commissariale?

Pas un appel pour aller de l'avant qui se rapprocherait de la spéculation; pas un retour d'appel; pas un appel en attente. L'appel ne vient pas de nous. Il ne nous appartient pas; nous lui appartenons. Il nous appelle et fait naître le commissariat en même temps que nous, bien que pareil accord dans la divergence puisse se dérouler à l'écart — à l'écart du commissariat, comme chemin vers le commissariat, comme forme de commissariat. Déplacés et divergents tout à la fois, nous nous trouverions donc seulement comme commissaires dans le temps de venue à ce lieu, qui ne serait pas un retour circulaire du commissariat qui est propre à son identité, pas une chose, rien que ce temps. Assurément, nous y serions autres là, autrement là.

Je serais sur le chemin du commissariat où j'ai prétendu mener les autres. Que ce chemin mène *au* commissariat, je ne le sais pas encore. De plus, ce serait uniquement pour moi. Je ne pourrais prétendre être déjà là, à la fin, en train de guider les autres grâce à la lumière du savoir et du faire professionnels, autrement dit, de la théorie et de la pratique. Ce chemin et ce processus ne seraient que pour moi parce que moi seul peut abdiquer à cette écriture (écriture qui me possède plus que je ne la possède, que j'accueille de tout cœur), une écriture qui, par sa propre écriture répond à un appel, appel qui me fait signe à travers elle et me convie à une arrivée dont je suis inconscient et à laquelle je suis non réceptif, appel que je ne puis connaître que comme écriture qui est départ. La seule chose que je puisse savoir — et la compréhension n'est pas mon but objectif ici — c'est que de nouveaux «principes» doivent s'imposer dans la rupture exposée par cette crise, comme une suite qui en découle. Pouvons-nous accueillir pareille blessure en abdiquant devant cette mise à nu qui nous dépouille de toute notre certitude et qui scinde le moi? Les divisions de la dévastation ne sont pas une mise à nu allant de l'intérieur vers l'extérieur, opérée par une division qui délimite les deux; elles montrent toutefois une blessure (dont on ne connaissait pas jusque-là l'existence). Les dislocations spatiales et les disjonctions temporelles de l'événement dévastateur révèlent un chemin ou, plutôt, un écart dans ce qui ne devient qu'à ce moment un chemin parcouru en continuant passivement à se laisser mener. La blessure décisive est une divergence au sein d'une démarcation qui nous ouvre une autre spatialité et une autre temporalité, temporalité qui surmonte ou, plutôt, mine la spatialité. Le toujours divergent chemin délimitant est temporel plutôt que spatial (il «marque» la durée de la temporalité de l'écriture). Toutefois, il n'y a pas *un* chemin. Ces chemins se révèlent dans un jeu langagier que parfois je suis avec jubilation mais toujours curieusement puisqu'il se propulse vers une fin inconnue au fur et à mesure qu'il se produit lui-même; mais, dans son propre temps perturbateur, cette écriture n'a jamais de destination, puisqu'elle se replie pour faire irruption là où j'avais déjà écrit «avant». Le «principe» de cette écriture est de suivre cette affluence en tant que chemin

divergent: continuellement divergent-divergeant dans la répétition de son temps dérangeant qui produit, devient, apparaît comme cette écriture ou est cette écriture-ci. Ce processus incontrôlable était déjà annoncé dans mon titre qui pousse de l'avant, comme pour poursuivre passivement ce qui appelle et mène à des résultats comme cette écriture. L'écriture arrive avant moi; elle arrive avant ma compréhension, me menant vers ce que je n'aurais peut-être pas voulu savoir mais dont j'ai maintenant besoin de savoir s'il y a une suite à savoir.

Dire qu'il n'y a pas de chemin n'est pas admettre des manières différentes pour chacun d'entre nous qui sommes autres. Il n'existe rien d'autre que des chemins divergents, ensemble. Suivre tous ces chemins très divergents immédiatement et ensemble (bien qu'ils puissent se déployer dans le temps plutôt que dans l'espace, en se divisant pour ainsi dire dans différents fuseaux horaires ou en s'exposant ensemble de manière non contemporaine), pour aller jusqu'où ils nous mènent représenterait l'endroit où ces choses devraient être ensemble à titre d'œuvres d'art. Pourtant, pas tout dans cette divergence est insensé. Comment aurait-on pu au départ se représenter cette divergence? Appliquer la théorie pourrait-elle être un principe de base à cette fin? Là où nous sommes, où l'on nous a entraînés seuls et ensemble, là, à la fin, il n'y aurait pas d'exposition d'œuvres d'art. Je ne saurais pas ce que je sais déjà en tant que commissaire actif, ce que j'ai réalisé par la «pratique», ce que j'ai articulé par le passé comme étant *ma* pratique: je ne saurais simplement pas pourquoi ces objets et images dissemblables devraient maintenant se retrouver ensemble ici dans ce qu'il y a de semblable en eux. Cela serait plutôt mon processus de commissaire, qui en est un de réflexion et d'imagination avant d'en être un de positionnement matériel. Je ne saurais pas par une réflexion à l'égard des objets et de leur positionnement dans l'espace où ils doivent être approchés sans formulation antérieure mais dans un mouvement à travers l'espace devenant le récit constitué par leur positionnement muet ensemble. Je ne saurais pas ce que je sais déjà de ce processus subjectif, dans le temps, qui est mon expérience. À la fin, s'il y a une fin à ce qui n'est que divergence, je serais mené à une compréhension (compréhension, toutefois, qui risque la dévastation, particulièrement des catégories, ici, celles du commissariat), je serais mené à une compréhension de la manière dont les choses disparates vont ensemble, mais seulement par ce processus d'écriture que je suis. Cet aller-ensemble disparate ne serait pas une relation d'objets, ni une relation d'images. Là serait cet endroit «où le disparate se maintient». Serais-je, donc, dans un au-delà des objets (un espace nul, un espace évacuant), périlleux pour un commissaire? Là, il n'y aurait pas d'objets, que du disparate. Que pourrais-je y pratiquer de ma profession? Cet «au-delà des objets» ne serait pas du commissariat «conceptuel» ou «théorique» — absolument pas.

Chacun et chacune d'entre nous ne peut que poursuivre ces chemins à sa propre manière, dans son propre temps, quand la blessure et la mise à nu de l'événement deviennent pour nous une décision. Je prends ce risque de mise à nu maintenant devant vous en tant qu'autre marquage (décisif) du temps, mais ma mise à nu n'est que la répétition d'un risque auquel j'ai déjà décidé, bien que passivement, d'abdiquer dans mon écriture. Ma récompense, un cadeau vraiment, a été une écriture qui se crée dans ce temps perturbé, qui est ce temps perturbé, en tant que répétition faisant irruption sous forme de visites, de hantises. J'ai appris à accueillir ces apparitions qui m'enseignent autrement que par la théorie. J'abdique et je mets ma confiance dans ce que je suis et dans ce qui me

guide je ne sais ni où ni quand, parce que je sais que ce qui me guide, me guide là où m'entraîne l'œuvre d'art. L'œuvre ne me mène qu'à travers les ressources du langage utilisée pour regarder l'art, mais seulement loin de sa présence, quand l'art est absent. Ce n'est qu'après avoir avancé en somnambule dans cette écriture que je comprends les «principes» qui ainsi deviennent exposés dans une association bienvenue entre œuvre d'art et écriture qui débouche sur la philosophie, et qui n'en n'est pas un dérivé. Cette mise à nu appartient à l'écriture de l'art, à l'art s'écrivant lui-même par la langue. L'art et l'écriture sont tous deux perpétuellement résistants à toute application théorique avant ou hors de cette rencontre.

L'abdication passive à une pensée-écriture qui pense et écrit à l'extérieur de moi—à l'extérieur de *mon* moi, de *mon* identité: donc le risque professionnel que je prends ici—est un abandon provisoire dans l'exil d'une autre langue, d'une langue autre. Cette apparition dans mon écriture d'une autre langue, maintenant devenue mienne, est ma seule façon d'apprendre—sans fin préétablie. Je comprends que toute «application» donnerait d'autres points de départ sans fin; ce n'est qu'après-coup que je «comprends» que la «fin» n'est toujours qu'un autre abandon, divergent encore une fois. Quant à savoir si je puis mettre en application «ce que» j'ai appris quand, d'une errance en exil, je retourne à l'habitation qui m'est familière, je ne le sais pas encore (bien que j'en doute, comme je l'ai dit): cette écriture errante n'a pas fini de m'appeler. Si cela a quelque valeur pour vous aujourd'hui, ici, je ne saurais le dire, bien que cela me soit nécessaire, à moi, et que je ne puisse le dire qu'autrement. Cet «autrement»—des sages envers qui j'ai cette dette ou qui m'ont fait ce cadeau qui est d'être hanté par leur écriture dans ce processus, et que vous aurez reconnu—m'a informé que je ne retournerais pas là d'où je viens... Le provisoire est permanent: nous sommes toujours en exil là où nous sommes chez nous.

Je vous demande encore un peu de patience maintenant que je suis sorti de cette transe somnambulique et que je puis aborder ce dont j'ai parlé ici (oui, j'en assume la responsabilité devant vous), c'est-à-dire spéculer et tirer quelques conclusions là-dessus—qu'est-ce que j'en tirerais, au moins pour mon travail de commissaire? Que pourrais-je apprendre, non pas de mon incapacité à conclure—ne pas arriver à une fin où je continue joyeusement, dieu merci, ne pas conclure catégoriquement, ne pas tirer de conclusion—mais du fait que je n'arrive pas à conclure? Se pourrait-il que cette non-conclusion qui me fait un non-signes me fasse trembler devant la répétition d'un événement dans l'abîme ou l'aporie de *la* question à laquelle je pourrais m'y trouver confronté? Cette écriture, démarrant joyeusement de manière irresponsable, me mènerait-elle où je ne voulais pas aller, à ce que je ne veux pas confronter? Cet «au-delà des objets», auquel j'ai été mené en partie en suivant passivement une écriture inconsciente qui s'est «approprié» une langue éthique (qui m'était) inconnue à laquelle je me dois ensuite de réagir et que je dois lire, me mettrait-elle en face de la responsabilité du face-à-face? Serais-je rendu à l'accueil de l'autre? Serais-je rendu par cet exil là où je dois être, mais encore et toujours en exil? Aurais-je été guidé vers *ma* responsabilité d'accueillir, ma responsabilité envers l'autre, envers un accueil désintéressé qui est moi-même? Je frémis rien qu'à la pensée de ce que cela signifie pour moi—ou pour le commissariat.

* en français dans le texte

[La présente communication a été écrite dans le cadre d'une série de tables rondes organisée par l'Association Ontarienne des galeries d'art, «Unspoken Assumptions— Visual Art Curators in Context», qui s'est déroulée à Banff le 16 juillet 2005. Elle n'a pas été prononcée.]